ANNALES

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE

MONTREAL.

MONTREAL :
IMPRIMÉ AU BUREAU DE "LA MINERVE."
10, RUE ST. VINCENT.

1857.

RB79957

LA VOCATION DE LA COLONIE DE MONTREAL

LECTURE PRONONCÉE PAR

MESSIRE H. ROUXEL, PRETRE DE ST. SULPICE,

LE 7 SEPTEMBRE 1857,

Et enrichie d'annotations historiques par M. le Commandeur Viger.

Quelle est la vocation de Montréal ?— Telle est l'importante question que je proposais, il y a quelques mois, en finissant ma lecture sur les *Premiers Colons de Ville-Marie.* L'histoire primitive de la colonie, dont je venais d'esquisser les principaux épisodes, fournissait en germe les données nécessaires pour résoudre ce grand problème. Oui, c'est là un problème magnifique ; et il mérite de notre part un intérêt d'autant plus vif, que sa solution entraînera comme une conséquence naturelle la réponse à une question ultérieure, éminemment pratique et personnelle pour chacun de nous : *Quelle est ma vocation, et quels sont mes devoirs, en tant que citoyen de Montréal ?*

Les considérations que je vais effleurer seront nécessairement bien superficielles ; car, récemment arrivé dans cette contrée, je ne suis encore guères familiarisé avec l'histoire et les usages de ma nouvelle patrie. Cet essai sur la vocation de la Colonie de Montréal ne sera point toutefois inutile, s'il peut attirer vos études et vos réflexions sur une question si capitale et si glorieuse, afin que plus tard elle soit résolue avec la profondeur et l'étendue qu'elle mérite.

I.

Les sociétés, aussi bien que les individus, ont leur vocation assignée par la Sagesse Divine ; de sorte qu'à l'instant même où le ciel suscite une colonie, une cité nouvelle, il l'associe à ses desseins de miséricorde, en lui confiant un rôle plus ou moins important pour le bonheur de l'humanité. Eh ! comment Dieu aurait-il pu oublier Montréal, cette cité privilégiée, lorsqu'avant tous les âges, combinant dans son idée éternelle le plan de l'univers, il distribuait aux empires et aux individus leur portion respective de travaux, de grâces et de gloire ?

Oui, Ville-Marie a sa vocation ; et, préalablement à tout examen, j'ose affirmer que cette vocation doit être extraordinaire. Rappelons-nous en effet le sublime désintéressement de ses fondateurs, l'héroïsme et la sainteté de ses premiers colons ; n'est-il pas évident, que Dieu, dont la sagesse infinie proportionne toujours les moyens à la fin, n'a point veillé sur Ville-Marie avec tant de prédilection et de tendresse, pour la laisser languir dans l'obscurité d'une destinée commune et vulgaire ?

Mais pouvons-nous pénétrer plus avant ? Vouloir assigner la nature et l'étendue de la vocation d'une ville, encore au matin de son existence, n'est-ce pas une entreprise téméraire ? Et avant de formuler les destinées providentielles de la colonie de Montréal, ne faut-il pas attendre qu'elle ait parcouru toutes les phases de son développement, et les diverses périodes de son histoire ?

Non ; Dieu s'est réservé, il est vrai, la science de l'avenir ; mais le voile mystérieux qui en dérobe les secrets aux regards des mortels est pour ainsi dire transparent pour les esprits observateurs et profonds. Les hommes et les nations, même avant de connaître distinctement leur destinée, semblent en avoir dès l'enfance un pressentiment instinctif, et en laissent percer des indices plus ou moins frappants. Nous pouvons recueillir ces données éparses, les combiner avec les enseignements de l'expérience, et en déduire des conjectures plus ou moins probables, tout en conservant une sage défiance de nos propres lumières, et une humble soumission aux décrets inconnus de la divine sagesse. Tel est l'ordre commun de la Providence.

Quelquefois même, lorsque Dieu veut donner au monde un homme ou un peuple chargé d'une mission extraordinaire, il lui prépare les voies et l'annonce à la terre, en déchirant d'avance le voile qui cache son avenir. Ainsi la vocation de St. Jean-Baptiste fut proclamée avant sa naissance ; ainsi plusieurs siècles avant que le peuple Israëlite prit place parmi les nations, ses sublimes destinées avaient été prédites à ses aïeux.

Voilà donc deux manières de connaître d'avance les desseins de Dieu sur les cités et les individus ; l'une ordinaire, et qui n'aboutit qu'à des conclusions probables ; l'autre, extraordinaire, et qui conduit immédiatement à la certitude.

Quelle méthode devons-nous employer dans l'examen de la question qui nous occupe ?

La réponse que je vais proposer semblera peut-être contestable et hasardée. Ce n'est après tout qu'une opinion personnelle, ou plutôt une simple conjecture, que je suis prêt à modifier, et même à abandonner entièrement, si les faits sur lesquels je m'appuie ne sont pas suffisamment prouvés, ou si les conséquences que j'en déduis sont trop étendues. Quoiqu'il en soit je laisse de côté la méthode pour ainsi dire analytique, qui consisterait à étudier les annales de Ville-Marie dans leurs moindres détails, à grouper les faits épars et isolés, à les apprécier dans leur ensemble, à deviner leur marche providentielle, et à en conclure enfin la vocation de notre patrie. Sans rejeter absolument cette manière de procéder, nous pouvons, ce me semble, arriver à la solution du problème par une voie plus directe, plus simple et plus certaine.

Lorsque je considère le zèle apostolique, la pureté de vues surhumaine, les lumières extraordinaires que nous avons admirées dans ses premiers fondateurs, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même : Sans doute, Dieu prenait plaisir à s'entretenir familièrement avec ces nobles âmes, comme autrefois avec Abraham et Moïse ! Eh ! dans ces épanchements de cœur à cœur, comment aurait-il pu leur cacher ses desseins de miséricorde sur l'œuvre à laquelle il les avait associés ?

RB79957

Aussi, peut-être je me trompe ; mais il me semble que si nous connaissions le but que se proposaient les premiers fondateurs, nous connaîtrions par là même les vues de Dieu sur Montréal. Interrogeons donc ces fidèles organes de la Providence ; écoutons-les avec respect : Dieu va nous révéler par leur bouche la vocation de notre patrie !

Dieu a-t-il suscité Ville-Marie pour en faire un riche entrepôt de commerce, où les nations se donneront rendez-vous pour échanger l'or et les marchandises précieuses ? Déjà, grâce à sa situation avantageuse, Montréal a pris un rang distingué parmi les plus florissantes cités ; son opulence et son commerce vont prendre un essor plus rapide encore, lorsque le St. Laurent verra ses flots domptés, passer sous les piles superbes du Pont-Victoria. Mais le commerce et les richesses seront toujours pour Montréal quelque chose d'accessoire et de secondaire : écoutez avec quelle noble fierté ses fondateurs dédaignent une vocation si vulgaire : "Il ne faut pas, " disent-ils, mesurer les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il " nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries. Cela " est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné " de la majesté et de la profondeur de ses voies, et des inventions secrètes " et admirables de sa bonté." (*Vie de Sœur Bourgeoys, Introduction,* " *p.* xii.)

Serait-elle donc destinée à devenir une cité belliqueuse et conquérante ? Elle avait sans doute le droit d'y prétendre ; car ses premiers colons par leurs brillants faits d'armes, se sont élevés à la hauteur des anciens Romains et des nobles chevaliers du Moyen-Age, dont nous admirons les merveilleuses prouesses. Mais, chose bien digne de remarque, les Montréalistes n'entreprirent jamais une guerre offensive ; et s'ils portèrent leurs armes dans le pays de leurs ennemis, ce fut uniquement pour faire diversion, et assurer le repos de la patrie. En cela ils suivaient fidèlement les vues pacifiques des fondateurs :—"Si, par la permission du " ciel, écrivaient-ils, nous ne pouvons ni convertir les Iroquois, ni les obli- " ger d'avoir la paix avec nous, nous leur ferons une si juste, si sainte et si " bonne guerre, que nous osons espérer que Dieu fera justice de ces petits " Philistins, qui troublent ses œuvres." (*I bid.* p. xvii).

Ainsi, toujours ennemis des dissensions, et désireux de rester unis avec leurs voisins par les doux liens de la concorde, les Montréalistes ne prirent jamais les armes que pour se défendre. Mais aussi, chaque fois que l'invasion étrangère vint menacer son existence ou sa tranquillité, la colonie trouva toujours parmi ses enfants un peuple de guerriers et de héros. Témoin, cette famille Le Moyne de Longueuil, qui, pendant un siècle, fut l'honneur et l'admiration de la Nouvelle-France, et qui s'éteignit sur un champ de bataille aux jours de la conquête, comme si elle n'eût pu survivre à l'invasion de sa patrie (1) ; témoin, cette jeune amazone, Mlle. de Verchère, dont l'histoire merveilleuse, publiée il y a quelques mois, semblerait n'être qu'une page copiée dans un vieux roman de

(1) Charles-Jacques Le Moyne, fils et petit-fils de Gouverneurs de Montréal, et troisième baron de Longueuil, périt dans le combat du baron de Dieskau, au Portage du Lac St. Sacrement, le 8 Septembre 1755.

chevalerie, si elle ne reposait sur des monuments contemporains et incontestables (1). Et, si nous descendons aux temps modernes, témoin, le Léonidas du Canada, De Salaberry, qui à la tête de 300 soldats improvisés, battit à Châteauguay, et refoula par delà les lignes une armée de 7,000 agresseurs.

Pourquoi donc Ville-Marie n'a-t-elle plus aujourd'hui de héros couronnés des lauriers de la victoire ? ses citoyens auraient-ils donc laissé s'éteindre l'esprit d'héroïsme qu'ils reçurent en héritage de leurs aïeux ? Non, mais ils n'ont plus l'occasion de le manifester. Que le feu de la guerre éclate de nouveau sur nos rives, et Montréal, comme autrefois, enfantera des héros.

Cependant gardons-nous de porter envie à ces cités altières qui, revêtues de la pourpre du triomphe, traînent derrière leur char des nations asservies : ce sont des fléaux que Dieu suscite aux jours de sa colère, quand il veut châtier les crimes du monde.—Mais toi, Cité bien-aimée de Marie, Dieu t'accorda à la terre avec un sourire de complaisance et d'amour, dans un jour où il voulut manifester les trésors de sa miséricorde. Laisse donc Rome et Lacédémone et leurs belliqueuses rivales, moissonner sur les champs de bataille des palmes rougies de sang et souillées de carnage ! Rends grâces au Ciel de ce que tu n'es plus dans la triste nécessité d'avoir des héros ! Ta gloire à toi sera non pas d'opprimer les hommes, mais de les éclairer ; non pas de faire couler les larmes, mais de les essuyer ; non pas d'exterminer les peuples, mais de les rendre heureux.... Lève les yeux vers le Ciel : de même que ta conception et ta naissance, la suite de ton existence dans le cours des âges doit être toute céleste et toute pure.

Et vous, illustres fondateurs de Montréal, faites-nous connaître enfin quelle fut dans vos intentions ou plutôt dans les intentions de Dieu même, la destinée de votre colonie !.... " Nous nous proposons, disent-ils, de " faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert où J. C. n'a point " été nommé, et qui auparavant était le repaire des démons. " (*Vie de Sœur Bourgeoys, Introd. p.* XIII).

Voici donc la vocation de Montréal, telle qu'elle fut promulguée même avant sa naissance !.. Faire connaître Jésus-Christ et sa Religion

(1) Mlle. Marie-Madeleine Jarret de Verchère était âgée de 14 ans, lorsqu'en 1692, et non en 1696 elle défendit avec deux soldats le fort de Verchère contre une attaque des Sauvages. Deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1690 sa mère s'était illustrée par un trait de courage à peuprès semblable. Si l'on veut connaître l'exacte vérité de ces faits héroïques, on doit consulter de Bacqueville de la Potherie, qui était sur les lieux en 1698, Charlevoix et Colden. Le récit que Mlle. de Verchère, devenue Mme. Tarrieu de la Pérade, donna près de 40 ans après, à une époque où elle pouvait espérer attirer par ce récit les faveurs royales sur un mari et des frères dans le service, est évidemment exagéré : il fourmille d'erreurs et pour les dates, et pour le nombre, la qualité et l'âge des défenseurs, et pour l'attaque transformée en véritable siège, et pour des sorties aussi inutiles qu'impossibles, etc., etc.

On a semblé vouloir donner comme une page de notre histoire, cette relation qui contredit formellement les faits et les dates les mieux accrédités jusquà présent, et on ne nous dit point qui a tort ou qui a raison, ou de Mme. de la Pérade ou de ces auteurs désintéressés et contemporains.

sainte, en faisant briller, d'abord au milieu des ténèbres du paganisme, ensuite au milieu des lueurs trompeuses de l'hérésie, le flambeau éclatant de la Vérité. —Elle doit être donc, spécialement pour l'Amérique du Nord, un foyer toujours ardent de charité, de zèle et d'apostolat ; un astre bienfaisant, dont la céleste influence, vivifiant ces contrées assises à l'ombre de la mort, y fera germer les plus sublimes vertus ; elle sera donc, dans la mesure que permet la faiblesse humaine, le type d'une colonie chrétienne, la manifestation extérieure et comme l'incarnation de l'esprit qui anime invisiblement l'Eglise ; pour tout dire en un mot, UNE CITÉ CATHOLIQUE MODÈLE. Vocation sublime, et unique dans les fastes de l'histoire !

Aussitôt que Ville-Marie commença à prendre place parmi les cités, les peuples qui l'environnaient devinèrent par une sorte d'instinct, ses destinées providentielles, et la considérèrent toujours depuis lors comme le boulevard et le centre du catholicisme dans le Nouveau-Monde. Une anecdote bien connue de plusieurs de ceux qui m'écoutent, va nous fournir un exemple frappant de l'idée qu'on se forme de Montréal aux Etats-Unis.

Il y a un demi-siècle environ, vivait dans le fond de la Virginie, un homme doué d'un esprit droit et d'un cœur simple et pur, mais élevé dans les préjugés de l'erreur. Brûlant de zèle pour la propagation des doctrines qu'il chérissait comme des vérités célestes, il prend la résolution de travailler à la *conversion* de tous les catholiques de l'Amériqne Septentrionale. De quel côté va-t-il diriger ses premiers coups ? voulant frapper tout d'abord le catholicisme au cœur, il vient droit à Montréal..... Mais là, Dieu l'attendait ; touché de la sincérité de son cœur, il lui ouvre les yeux, il en fait non seulement un fervent catholique, mais un saint prêtre, et enfin un martyr de la charité ; ceux qui l'ont connu se souviennent encore avec attendrissement de M. John Jackson Richard, mort du typhus en 1847. (1)

Oui, je le répète, l'Amérique a les yeux fixés sur nous ; et lorsque le retour de la belle saison inonde nos rues et nos places d'un flot incessant de visiteurs, pensez-vous que ces étrangers viennent uniquement pour admirer la majesté de nos édifices publics, l'élégance de nos maisons, les environs enchanteurs de notre cité, la douceur et l'aménité de nos mœurs ? Oh ! non ; leurs regards scrutateurs s'efforcent de plonger plus avant : en venant visiter la *petite Rome de l'Amérique du Nord*, comme ils l'appellent, ils se proposent d'étudier de près et de leurs propres yeux cette Religion Catholique qu'on leur a dépeinte sous des couleurs plus ou moins sombres et bizarres. Pendant leur séjour au milieu de nous, c'est là le principal objet de leurs observations et de leurs recherches ; puis, au moment du départ, recueillant leurs impressions et leurs souvenirs, ils se croient en état de porter un jugemeut en connaissance de cause sur le Catholicisme, dont pour eux Montréal est un échantillon suffisant, un type parfait. Et, grâces à Dieu, souvent dépouillant les vieux préjugés dont on nourrit leur enfance, ils emportent dans leur cœur des germes de conversion, ou

(1) Ce fut dans la maison attenante au Cabinet de Lecture, que M. Richard prêcha en arrivant à Montréal. Cette maison servait alors de Temple protestant.

du moins un fonds d'estime pour cette Religion qu'ils méprisaient uniquement parcequ'ils ne la connaissaient pas.

Montréal doit être donc une cité catholique : telle est sa vocation, que Dieu manifeste par les intentions de ses dignes fondateurs, et par la persuasion providentielle des peuples voisins.

Que Carthage, la cité marchande, prenne donc pour sa devise : *Opulence et commerce !* Que l'antique Rome, la cité conquérante, inscrive sur ses drapeaux : *Politique et victoire !* Que la brillante et frivole Athènes se couronne des lauriers de l'éloquence et des beaux-arts ! Ville-Marie, la cité catholique, n'aura point d'autre devise que celle de l'Eglise de J.-C., dont elle est le chef-d'œuvre et la fille bien-aimée ; devise que les hommes n'auraient jamais soupçonnée, si un Dieu n'était venu l'apporter à la terre, devise que St. Paul résume en ces deux mots : Foi et Charité, *Fides quæ per Charitatem operatur !*

Admirons, MM., avec une noble et sainte fierté, la céleste vocation de Ville-Marie, notre mère ! Sa gloire rejaillit sur tous ses enfants ; c'est un bien de famille, dont chacun de nous peut et doit prendre sa part. Mais rappelons-nous aussi qu'une grande vocation n'est dans les desseins de Dieu, qu'une obligation à faire de grandes choses, et que plus elle est sublime, plus aussi les devoirs qu'elle impose sont graves et onéreux. Malheur aux individus et aux peuples, qui, chargés de remplir une mission importante pour le bien du genre humain, la refusent par orgueil ou la négligent par lâcheté !.... Dieu et les hommes leur en demanderont un compte rigoureux !

Ville-Marie n'a-t-elle pas à craindre ce terrible anathème ? s'est-elle toujours maintenue à la hauteur de sa vocation ? en a-t-elle toujours accompli les sublimes obligations ? Pour résoudre cette seconde question purement historique, nous allons parcourir rapidement ses annales, sans nous astreindre à l'ordre chronologique, recueillant çà et là, et groupant sous deux ou trois principaux chefs les événements épars qui peuvent nous fournir des données.

II.

Je ne puis me dissimuler qu'en proclamant les louanges de notre patrie, sans parler des autres cités canadiennes, celles-ci ne paraissent laissées dans l'ombre, qu'afin de faire mieux ressortir l'éclat dont brille Montréal. A Dieu ne plaise pourtant, que je veuille élever notre cité sur le pinacle, en déprécianf injustement ses nobles rivales, et surtout celle qui se glorifie d'être sa sœur aînée et sa métropole ecclésiastique ! Mais ces comparaisons délicates et épineuses sont tout-à-fait en dehors du cadre que je me suis tracé. Seulement il me semble que chacune de ces deux illustres cités est assez riche en nobles souvenirs, sans qu'elle ait besoin de dérober la gloire de sa sœur ; et d'ailleurs, faire le panégyrique de l'une, n'est-ce pas rehausser dans la même proportion l'honneur de l'autre, puisque toutes deux ont pu se partager l'opinion publique et tenir la balance en équilibre ?

Abordons maintenant la question que nous nous sommes proposée.

Ville-Marie, dans les diverses périodes de son existence, a-t-elle correspondu fidèlement à sa vocation divine ?

Avant tout, faisons la part de la fragilité humaine, et ne soyons pas plus sévères et plus exigeants envers une colonie chrétienne en particulier, qu'envers l'Eglise de J.-C. toute entière. Le divin Sauveur permet que l'homme ennemi vienne dans son champ semer l'ivraie au milieu du bon grain ; il souffre que dans son corps mystique il y ait des membres morts et gangrénés ; et cependant qui oserait dire que son Eglise n'est pas pure et sainte ? De même aussi, toute proportion gardée, malgré les désordres partiels, qui ont affligé et qui affligent encore Ville-Marie, je ne crains pas d'être accusé d'exagération en assurant qu'elle fut toujours depuis deux siècles et qu'elle est encore aujourd'hui à la hauteur de ses glorieuses destinées, et que maintenant, aussi bien qu'aux beaux jours de son enfance, elle peut se proclamer une cité de foi et de charité, une cité catholique.

1o. *Montréal, Cité de foi.*—Certes nos aïeux étaient des hommes d'une foi sincère et profonde ; vous savez avec quelle ardeur de zèle ils vinrent annoncer cette foi céleste à des hordes inhospitalières, et la fécondèrent de leurs sueurs et de leur sang. De même que la flamme jaillit d'un brasier ardent, de même aussi le zèle apostolique ne peut jaillir que d'un cœur animé de convictions vives et brûlantes.

Aussi bientôt Dieu leur procura une bien douce récompense ; attirés par les exemples édifiants des colons, les féroces enfants des forêts renonçant à leur vie vagabonde, vinrent en grand nombre demander le baptême et élever leurs cabanes dans l'enceinte du Fort de la Montagne (1). Parmi eux on distingua surtout le vieux François Thoronhiongo, et sa petite-fille, la douce et modeste Thérèse Gannensagouas, qui firent l'admiration des plus fervents colons par l'héroïsme et la simplicité de leurs vertus (2).

Toutefois cette moisson naissante ne suffisait pas au zèle infatigable des missionnaires ; remontant les grands fleuves, ils allèrent fonder au cœur même de la barbarie, des villages chrétiens, comparables pour l'innocence et la pureté des mœurs, aux illustres Réductions du Paraguay ; (3) et jusqu'à nos jours, on a vu chaque hiver des prêtres zélés quitter Montréal pour porter, au milieu des glaces et des tourbillons de neige, les secours de la Religion aux sauvages dispersés dans leurs terrains de chasse.

(1) Le village des Sauvages de la Montagne fondé vers l'an 1676, fut consumé par les flammes en 1694 : puis la mission fut transférée d'abord au Sault-au-Récollet en 1700, et en 1720, au Lac des Deux-Montagnes où elle subsiste encore aujourd'hui.

(2) On voit encore le tombeau de ces deux saints personnages dans une des tours de l'ancien Fort de la Montagne, laquelle a été transformée en chapelle en 1824 par M. Roux, Supérieur du Séminaire. Leur touchante histoire est racontée en détail dans la *Vie de la Sœur Bourgeoys*, t. 1, p. 293–301.

(3) Ces villages chrétiens furent, 1o. *Kenté*, (ou Quinté) sur les bords du Lac Ontario, fondé en 1668 par deux prêtres de St. Sulpice, MM. Claude Trouvé et François de Salignac abbé de Fénélon, qu'on a confondu à tort avec l'illustre archevêque de Cambray son frère de père ; 2o. la mission de *l'Isle aux Tourtes*, établie d'abord à la baie d'Urfé, sur la paroisse de la Pointe-Claire ; 3o. *la Présentation*, fondée vers le milieu du XVIII siècle par l'abbé Picquet, et qui s'éteignit bientôt au milieu des troubles de la conquête.

Aujourd'hui ce foyer d'apostolat, loin de s'éteindre ou même de s'affaiblir, a trouvé un nouvel aliment. Voyez ce vaste édifice qui vient de s'élever sur les flancs de la Montagne, sur l'emplacement de l'ancien village sauvage, dans ce lieu sanctifié par les prédications des premiers missionnaires et les vertus héroïques d'une chrétienté naissante. C'est un Séminaire Théologique, où, comme dans une source vive et abondante, le clergé du Haut Canada et du Nord des Etats-Unis viendra puiser la pureté de l'esprit apostolique (1). Outre le zèle pour la propagation de l'Evangile, il est une autre marque, qui caractérise les cités abondamment vivifiées de la sève catholique ; c'est la fécondité en sacrifices héroïques et en vocations à la vie religieuse. Aussi, n'est-il guères de famille à Ville-Marie, qui n'ait offert à Dieu une de ces victimes volontaires, qui renonçant à un avenir flatteur se consacrent pour toujours à consoler le pauvre infirme sur son lit de douleur, ou à instruire les enfants dans nos écoles. Montréal, après avoir doté l'Eglise catholique de trois ou quatre nouveaux instituts religieux, en a adopté plusieurs autres, qui s'y sont implantés, et qui y fleurissent comme dans leur sol natal (2). Et non seulement la Cité de Marie recrute libéralement les nombreux asiles qu'elle a ouverts à l'innocence, mais encore elle peut enrichir de son superflu un grand nombre de cités et de pays lointains. Ses colonies de vierges chrétiennes font admirer et bénir le nom de Montréal dans toute l'étendue des deux Canadas, dans la Nouvelle-Ecosse, sur les rives de l'Ohio, dans les contrées inhospitalières de la Rivière-Rouge et de l'Orégon, et jusques dans le Chili, où un concours de circonstances extraordinaires a conduit les dignes filles de la Providence (3). Telle, au temps de la moisson, une plante richement chargée de semences bienfaisantes, tantôt les laisse doucement tomber à ses pieds et voit avec orgueil sa nombreuse famille grandir et se fortifier à son ombre ; tantôt elle les confie aux ailes rapides des vents, qui, messagers fidèles de la Providence, les emportent bien loin sur un sol inconnu que Dieu leur a préparé, et dont elles deviennent l'ornement et la richesse.

Que dirai-je maintenant de la foi du peuple Montréaliste, de cette foi

(1) La première pierre du Séminaire de Théologie fut posée solennellement le 8 Septembre 1854, et il a été ouvert aux jeunes ecclésiastiques, le même jour de l'année 1857.

(2) Montréal a été le berceau de la *Congrégation Notre-Dame* en 1653, des *Sœurs-Grises* qui remplacèrent en 1747 les Frères Hospitaliers de St. Joseph, fondés en 1692 ; de la *Providence* en 1828, de la *Miséricorde* en 1848. Les Institutions religieuses qu'elle a adoptées sont principalement : les *Hospitalières de St. Joseph*, venues de la Flèche en 1659, celles du *Bon Pasteur* venues d'Angers en 1844 ; etc. Nous pouvons de même revendiquer comme appartenant à la colonie de Montréal, les Sœurs dites *de Longueuil* (1843), et les *Religieuses de Ste. Anne* à Vaudreuil (1848). Pour de plus amples renseignements on peut consulter l'ouvrage intitulé : *les Servantes de Dieu en Canada*, Montréal, 1855.

(3) Les sœurs de l'Hôtel-Dieu ont une maison à Kingston, les Sœurs-Grises ont établi des colonies à Sandwich, à Toledo, à la Rivière-Rouge ; les sœurs de la Congrégation possèdent un établissement à Arichat, dans la Nouvelle-Ecosse et se préparent à en fonder un autre dans l'Ile du Prince Edouard ; il y a des sœurs de la Providence à Burlington, Vt., dans l'Orégon et dans le Chili.

simple, naïve et éclairée, qu'il a toujours défendue avec tant de bon sens et d'énergie ? Au temps de la conquête, Montréal aussi bien que tout le reste du Canada dut frémir en pensant à l'avenir du Catholicisme dans ces contrées ; mais le peuple Canadien garda une attitude si calme et si ferme, qu'il déconcerta les projets d'une politique anti-catholique ; et ainsi, sans insurrection et sans violence, il assura sur des bases solides sa nationalité et sa foi.

Cependant dès lors, afin de contrebalancer l'immigration protestante qui menaçait Ville-Marie d'un envahissement insensible, la Providence fit venir par nombreux essaims sur nos bords les enfants de la verte Irlande, persécutés dans leur patrie pour leur attachement invincible à la Religion de leurs aïeux. Eh ! quel asile plus convenable pour des confesseurs de la foi que l'enceinte de la *Cité Catholique* ?—Aussi Ville-Marie les reçut avec une tendre et maternelle charité, soulagea leur extrême indigence, et lorsqu'une épidémie cruelle les emportait par centaines, elle ne craignit pas d'exposer à la mort ses propres enfants, en leur permettant de voler au secours des infortunés émigrants (1). En récompense elle trouva en eux de zélés auxiliaires, aguerris par une lutte de trois siècles contre les violences et les pièges de l'erreur. Bien que différents de nous par l'origine, les mœurs et le language, ils sont vivifiés du même esprit et de la même sève catholique qui anime le peuple Canadien ; comme nous, ils sont les enfants respectueux et les défenseurs dévoués de notre mère commune, l'Eglise de J.-C. Nous avons tous ensemble une cause sacrée à soutenir ; n'oublions pas que l'union fait la force, et que sans la concorde le succès est impossible : *Concordiâ salus ;* telle est l'heureuse devise donné à Montréal par son premier Maire.

Ainsi, bien que maintenant Montréal compte dans son sein un grand nombre de dissidents fractionnés en plusieurs sectes diverses, elle est encore une *Cité Catholique.* Et ne vous semble-t-il pas que ces temples à étroites dimensions, que le schisme et l'hérésie ont multipliés avec profusion dans tous nos quartiers, ne sont là que pour faire contraste et pour rendre hommage à notre grande Eglise, dont les tours majestueuses fixent de loin le premier regard du voyageur, et couvrent de leur ombre protectrice la vaste cité qui s'agite et murmure à leurs pieds ? Quel imposant spectacle que de voir cette immense Eglise, dans un jour de solemnité religieuse lorsque sa large nef et son double rang de galeries suffisent à peine pour contenir les milliers de fidèles qui s'y pressent.

Ce Temple auguste est aussi le centre et le cœur de nos grandes solennités nationales ;—car le Montréaliste, unissant et confondant pour ainsi dire dans un commun amour sa Religion et sa Patrie, ne s'imagine pas qu'on puisse célébrer une fête patriotique, sans que l'Eglise la consacre et la sanctifie par sa présence et ses célestes bénédictions. Oh ! que Ville-Marie est belle au jour de la St. Jean-Baptiste, lorsque la Procession Nationale, après avoir déployé dans nos rues et nos places publiques sa marche triomphante, vient enfin respectueusement dans l'Enceinte

(1) On peut voir la relation de ce terrible fléau, et des sublimes dévouements dont il fut l'occasion, dans l'ouvrage indiqué ci-dessns : *les Servantes de Dieu en Canada,* p. 135 et suivantes.

sacrée rendre à l'Auteur de tout Bien l'hommage de sa reconnaissance ! Lorsque les diverses sociétés, décorées de leurs ingénieux emblèmes, et les membres les plus distingués de la magistrature, du barreau et de l'éducation, se font un bonheur et une gloire de professer au pied des autels, en leur propre nom et au nom de leurs concitoyens, la sincérité de leur Patriotisme et de leur foi, pendant que le Bourdon, cette noble voix de la Cité Catholique, fait éclater au loin ses accents d'allégresse, que le vrai croyant ne peut entendre sans que son cœur tressaille jusque dans ses fibres les plus intimes !

Vraiment, il faut l'avouer, nous vivons ici dans une atmosphère toute imprégnée d'un parfum de foi et de catholicisme ! Nous n'apprécions pas assez notre bonheur, accoutumés comme nous sommes à vivre dans ce milieu ; mais lorsqu'après un long séjour dans les pays où l'indifférence a établi son empire glacé, l'on vient à respirer l'air si pur de Ville-Marie, oh ! comme le cœur se dilate alors et déborde d'une joie indicible !

C'est donc en vain que l'Hérésie verse l'or à pleines mains et colporte de chaumière en chaumière ses feuilles et ses brochures ! c'est en vain que l'Incrédulité, ce monstre dont naguères encore Montréal ne connaissait pas même le nom, s'efforçe de passer les lignes ou de franchir l'Océan pour venir s'acclimater au milieu de nous ! Peut-être ces deux antagonistes de la Vérité verront s'enrôler sous leurs drapeaux quelques adeptes, dont l'intelligence était d'avance obscurcie par l'ignorance ou la corruption du cœur ; nous ne leur envions point de pareilles conquêtes. Mais le peuple Montréaliste en masse, depuis les humbles artisans de nos faubourgs jusqu'au dégré le plus élevé de l'échelle sociale, demeure toujours attaché par la conviction la plus profonde et les affections les plus intimes à la croyance et à la pratique de cette Foi, qui depuis deux siècles a toujours fait sa gloire et son bonheur.

Permettez-moi d'indiquer en passant une réflexion frappante. Des amateurs de paradoxes soutiennent parfois, comme un axiôme incontestable, que le catholicisme est ennemi des lumières, que la foi et la science sont aussi incompatibles que la nuit et le jour. Cette assertion mensongère, tant de fois refutée par l'histoire de tous les siècles, reçoit ici surtout un démenti éclatant. Montréal est une cité de foi ; c'est évident ; et cependant qui pourrait dire qu'elle fut jamais une cité de ténèbres et d'ignorance ?

Bien différente des autres colonies, qui, pour l'ordinaire, à leur naissance, toutes préoccupées des intérêts matériels, ne peuvent guère s'occuper de l'éducation de la jeunesse, Ville-Marie avait une institutrice, Marguerite Bourgeoys, venue toute exprès de France, lorsqu'à peine on avait un ou deux enfants à lui confiier. (1) Il faut l'entendre elle-même raconter dans ses Mémoires avec quels transports de joie elle accueillit la premiére écoliè-

(1) Marguerite Bourgeoys, en arrivant à Montréal en Novembre 1653, prit avec elle chez M. de Maisonneuve, deux petits enfants entre quatre et cinq ans, Jeanne Loysel née à Montréal le 21 juillet 1649, et Jean Desroches, né le 11 décembre 1649, et tous deux baptisés à la paroisse de Ville-Marie. Ce ne fut qu'en 1657, que le nombre des enfants s'étant augmenté, elle quitta la maison du Gouverneur, pour établir des écoles *en règle.* (*Servantes de Dieu, p.* 45.)

re dont elle put prendre soin, et qui fut comme les prémices de ces nombreuses écoles répandues aujourd'hui dans tous nos faubourgs, où des milliers d'enfants reçoivent gratuitement une éducation solide et vertueuse . Quant à l'éducation secondaire qu'il me suffise de nommer ces deux Collèges, où des maîtres dévoués rivalisent de zèle pour former l'esprit et le cœur de cette brillante jeunesse, doux espoir de la patrie ;—et cette Ecole Normale, où, sous une direction sage et éclairée, se forment à la science et à la vertu ceux qui bientôt seront les coopérateurs des parents et des pasteurs dans l'œuvre si éminente de l'éducation de l'enfance ;—et ce Cabinet de Lecture Paroissial, ce nouveau-né de six mois, qui déjà se trouvant à l'étroit dans le berceau qui l'a vu naître, réclame à grands cris un vaste local, où il puisse se fortifier et se développer à son aise ! A qui devons-nous ces florissantes institutions ? n'est ce pas au catholicisme ?—Et sans aller plus loin, l'honorable auditoire qui entoure cette tribune et où le clergé se trouve étroitement uni de vues et de désirs avec ce que Montréal renferme de plus éminent dans la société civile, n'est-il pas une preuve authentique que la foi et la science ne sont point deux rivales jalouses qui s'excluent, mais deux sœurs qui se donnent la main et se prêtent un mutuel secours ? C'est en vain que l'on prétendrait que Montréal par une exception extraordinaire est une cité de lumières, *quoiqu'elle* soit une cité de foi ; disons plutôt en changeant un seul mot, que c'est précisément *parcequ'elle* est une cité de foi, qu'elle est aussi une cité de lumières.

Montréal a donc des croyances catholiques profondes ; mais sa foi ne doit pas être morte et stérile ; elle doit être vivante et féconde en œuvres de charité : *Fides quæ per charitatem operatur* ; voyons si elle a fidèlement rempli ce second devoir que sa vocation lui impose.

2o. *Montréal, cité de charité.* Avec les premiers colons, Dieu envoie une vierge chrétienne, un de ces anges de charité, vivantes images de sa tendresse et de sa miséricorde infinie ; Mlle Mance, c'était son nom, commença par jeter les fondemens de l'Hôtel-Dieu, dont l'origine se confond ainsi avec celle de la colonie elle-même (1). Ces héroïques colons qui avaient généreusement renoncé à tout pour accomplir leur noble mission recevaient dès ici-bas le centuple promis dans l'Evangile. Lorsque dans quelque rencontre meurtrière, ils tombaient cruellement blessés sous les coups des Iroquois, les dignes filles de St. Joseph entouraient leur lit de douleur de toutes les prévenances de la charité chrétienne ; à douze cents lieues de leur patrie ils trouvaient tous les soins qu'ils auraient pu attendre d'une mère ou d'une sœur dévouée.

Depuis deux siècles, dans le silence et la retraite, elles continuent leur mission de bienfaisance et de charité. Qui aurait jamais imaginé qu'une vertu si pure et si modeste pût trouver des ennemis ? Cependant un fanatisme infernal n'a pas eu honte de déverser sur ces innocentes victimes son fiel et son poison ; et il n'a pas trouvé de plus digne organe de ses noires calomnies, qu'une malheureuse, dont le front ne savait plus

(1) L'Hôtel-Dieu fut fondé dès l'an 1642 ; mais ce ne fut qu'en 1659 que les Hospitalières de la Flèche vinrent en prendre la direction.

rougir, Maria Monk (1). " Mais, dit M. Faillon, toute la presse protestante " et catholique du Haut et du Bas Canada, s'éleva en masse ; et de con- " cert avec plusieurs journaux de New-York et des Etats-Unis, elle n'eut " qu'une seule voix pour la flétrir de son indignation." Ainsi de même qu'après la tempête, le soleil brille d'un éclat plus pur et plus doux, de même les filles de St. Joseph virent leur innocence proclamée et vengée énergiquement à la face de toute l'Amérique du Nord.

Un siècle après la fondation de l'Hôtel-Dieu, Mme veuve d'Youville, fidèle et vivante expression de cette femme forte dont l'Esprit Saint nous a tracé le portrait et le panégyrique au livre des Proverbes, se sentit émue de compassion en voyant de pauvres vieillards traîner une vie languissante au sein de l'indigence et de l'abandon ; son cœur maternel s'attendrit surtout sur le déplorable sort de ces pauvres petites créatures, que des parents dénaturés livrent à une mort précipitée et à une perte éternelle, afin de cacher leur crime ou de prévenir la misère. Riche de sa confiance au Père des Miséricordes, qui fut toujours son unique trésor, elle ne craint pas, au milieu du tumulte de la conquête, d'ouvrir à tous ces infortunés un Hôpital-Général, où maintenant encore, les visiteurs ne se lassent point d'admirer les prévenances délicates, les soins ingénieux dont les filles de Mme. d'Youville, dignes héritières de sa charité, entourent le pauvre orphelin qui leur doit la vie du corps et de l'âme, et le vieillard infirme, qui courbé vers la tombe se prépare en paix à la mort.

Depuis lors, Montréal a décuplé le nombre de ses habitants ; mais, hélas ! sous un dehors brillant, que de douleurs et d'infortunes les grands centres de population récèlent dans leur sein ! La charité de la Cité Catholique s'est dilatée dans la même proportion que les misères ; et si elle ne les a pas guéries toutes, ce qui est impossible, du moins elle a su les adoucir et en arrêter le progrès dévastateur. Les Institutions primitives ne suffisaient plus aux travaux d'une moisson devenue trop abondante ; Ville-Marie, toujours inépuisable quand il s'agit d'œuvres de charité, donne naissance à une Institution nouvelle, qui, se plaçant sous la garde spéciale de la Providence, et s'inspirant du zèle ardent qui consume le cœur de notre Premier Pasteur, vient réclamer sa part de fatigues et de travaux. Enfin des Refuges sont ouverts, où, sous la protection de l'Innocence, le Repentir expie ses égarements par les larmes de la pénitence, à l'abri des écueils où il fit un triste naufrage.

Certes, nous pouvons avec un noble orgueil présenter à l'admiration des étrangers nos Hospices, nos Refuges, nos Asiles; car ce sont les plus beaux fleurons de la couronne de gloire qui rayonne sur le front de la Cité Catholique. Ville-Marie à elle seule a plus fait pour soulager la souffrance, que des royaumes entiers qui ne sont plus vivifiés de l'esprit du catholicisme. N'y a-t-il pas de quoi sourire en voyant un vaste empire se glorifier d'avoir donné au monde une héroïne de charité en la personne de Miss Nightingale ? Laissons le Protestantisme s'extasier devant son chef-d'œuvre, et s'épuiser en louanges et en ovations en faveur de sa fille unique et bien-aimée ; nous trouvons dans nos Hospices cent exemples

(1) Cette ténébreuse intrigue est racontée en détail dans la *Vie de Mlle Mance* t. II, p. 331 et suivantes.

d'un dévouement moins prôné peut-être, mais pour le moins aussi modeste et aussi pur.

Mais est-il surprenant que Ville-Marie soit si riche en anges de charité qui consacrent leur vie entière à essuyer les larmes et à consoler la souffrance, puisque chaque famille est une école de charité et de bienfaisance, où la mère apprend à son enfant, dès l'âge le plus tendre, le bonheur que l'on goûte à faire des heureux ?

Un orphelin se trouve-t-il privé de tout appui ? aussitôt un parent éloigné, quelquefois même un voisin pauvre et chargé d'une famille nombreuse, le reçoit à bras ouverts et le nourrit comme un de ses enfants. Permettez-moi de vous en citer un exemple bien touchant, qui remonte à une dizaine d'années. A la suite du terrible fléau qui jeta sur les rives de notre cité tant d'orphelins Irlandais, on en rassembla un nombre considérable dans un asile provisoire appelé la Salle St. Jérôme ; puis on invita le peuple de Montréal à adopter ces pauvres enfants abandonnés. Cet appel fut entendu ; les mères de famille se présentent avec empressement ; on croirait voir une armée victorieuse qui court au pillage d'une ville emportée d'assaut : on se dispute, on s'arrache ce précieux *butin* ; en deux jours la salle était vide ; plus de deux cents orphelins avaient trouvé une famille et une mère (1).

Que ne puis-je ici développer à vos regards et à votre admiration le récit des larmes essuyées, des douleurs consolées, des pauvres honteux secourus, des enfants retirés du vice et de la misère, en un mot de toutes les bonnes œuvres que la bienfaisance chrétienne produit journellement dans notre cité et dans ses vastes faubourgs ! Mais, fidèle au précepte du divin Maître, le Montréaliste veut que sa main gauche ignore ce que fait sa main droite : et il n'est pas moins ingénieux à cacher sa charité que généreux à proclamer sa foi. Nous connaissons une partie de ces pieuses largesses, nous prêtres du seigneur, dépositaires des secrets de leur conscience, et confidents de leurs charitables projets ; mais nous ne pourrions, sans une indiscrétion coupable, déchirer le voile mystérieux dont leur modestie aime à s'envelopper : Dieu seul, voilà le témoin dont ils ambitionnent les regards et dont ils attendent leur récompense !

Cependant, comment pourrais-je passer entièrement sous silence la Société de St. Vincent-de-Paul ? Cette belle institution n'est pas née à Montréal, il est vrai ; mais à peine y fut-elle connue, qu'aussitôt elle s'y trouva établie et comme naturalisée. Après avoir pourvu par un travail consciencieux aux devoirs que lui impose sa position de fonctionnaire public ou de chef d'une famille, le membre de la Société de St. Vincent-de-Paul ne connaît point de plus douce récréation pour charmer ses loisirs, que de soulager l'indigence. Le voyez-vous s'enfoncer dans une ruelle sombre et écartée ? que porte-t-il ainsi mystérieusement sous son bras ? c'est un pain destiné à nourrir une troupe d'enfants affamés ; ce sont des remèdes préparés pour un malade ; ce sont quelques petites douceurs avec lesquels il va faire un régal à un pauvre convalescent dont l'estomac affaî-

(1) Les orphelins ne restèrent que six mois dans la maison St. Jérôme, c'est-à-dire depuis le mois d'Octobre 1847 jusqu'au mois de Mars 1848. Cette maison a disparu dans le déplorable incendie de 1852, 8 et 9 Juillet.

bli et dégoûté ne peut encore supporter la nourriture grossière de la famille. Mais suivons-le dans cet escalier obscur, et pénétrons avec lui dans ces galetas étroits et délabrés où plusieurs familles viennent s'entasser et mettent en commun leurs souffrances et leurs misères. Là il s'informe avec discrétion de leurs besoins, devine ce qu'on aurait honte de lui dire, distribue et promet des secours à ces infortunés, les console dans leurs découragements ; et après avoir gagné leur confiance par sa tendre et sincère compassion, il rappelle à la pratique de la Religion, qui seule peut adoucir leurs souffrances, des malheureux que l'excès de la misère a aigris et jetés dans le désespoir.

Oh ! qu'elle est pure dans son principe, qu'elle est touchante dans ses effets la charité chrétienne à Ville-Marie ! ce n'est pas cette philantropie instinctive et sentimentale, qui croit avoir fait une œuvre héroïque quand elle a donné une part de son superflu pour soulager les misères étalées devant ses yeux ; c'est une charité ingénieuse sans cesse à la recherche pour découvrir la souffrance qui se cache ; une charité généreuse qui sacrifie tout, jusqu'à la santé et la vie pour le soulagement du malheur ; une charité éclairée, qui, avant d'agir, commence par se poser et résoudre ce problème : avec les moyens dont nous pouvons disposer, avec les obstacles qui entravent notre marche, produire la plus grande somme de bien possible. Oui, c'est à juste titre que Montréal peut revendiquer pour ses citoyens la bénédiction promise à ceux qui ont l'intelligence des besoins du pauvre et de l'indigent !

Je m'arrête : mon dessein n'était pas de présenter à vos regards une description complète de toutes les œuvres de Foi et de Charité que la *Cité Catholique* a enfantées depuis deux siècles ; j'ai voulu seulement planter des jalons et ouvrir la route, afin que d'autres approfondissant avec ardeur les annales de notre patrie, et s'en partageant les nobles pages, fassent connaître en détail les trésors de gloire que nos pères nous ont transmis, et que nous ne connaissons pas assez. Ce serait vraiment un spectacle aussi intéressant que glorieux pour tous les citoyens de Montréal, de voir l'histoire ancienne et contemporaine de leur patrie se dérouler à leurs yeux dans une série de lectures comme dans une galerie de tableaux, où ils pourraient à loisir contempler et étudier l'un après l'autre les brillants faits d'armes, les institutions admirables, les grandes et saintes figures dont je n'ai pu que tracer en passant une rapide et imparfaite ébauche.

En attendant que ce noble monument soit érigé à la gloire de Ville-Marie, ma tâche est achevée ; il ne me reste plus qu'à résumer et à conclure. La colonie de Montréal a reçu du Ciel une belle et douce mission à remplir ; digne fille du Catholicisme, elle ne connaît point d'autre vocation que de briller comme un astre bienfaisant au milieu des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et de soulager tous les genres de souffrance. C'est dans ce dessein que Dieu l'a présentée comme en spectacle aux regards attentifs du Nouveau-Monde, qui voit en elle une vivante image de sa céleste mère, la Ste. Eglise de J.-C.

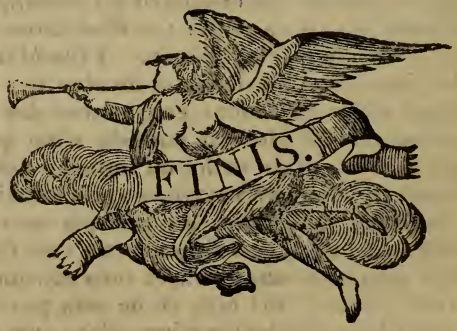
Chère cité de Montréal, que ta mission est magnifique ! Elle surpasse autant en excellence la vocation des cités guerrières ou marchandes, que le Ciel est élevé au-dessus de la Terre, et que les intérêts de l'Eternité l'emportent sur ceux du Temps ! Ne crains pas de marcher, la tête levée,

au milieu des nations ; car, depuis ta naissance jusqu'à nos jours, tu n'as point répudié les grands devoirs que t'imposait la divine Providence ; ou plutôt, à mesure que tu prenais un rang plus élevé dans la hiérarchie des cités, le foyer de charité et de foi que tu recèles dans ton cœur, s'est dilaté plus à l'aise, et a rayonné d'un éclat plus vif et plus pur ! oui maintenant encore tu es une *Cité Catholique !*

III.

Mais d'où vient que mon cœur se serre de tristesse, en jetant un coup d'œil sur les mystérieuses profondeurs de l'avenir ? MM., ne nous faisons pas illusion : notre situation présente est grave, et le danger n'est que trop réel. Ne voyez-vous pas l'Hérésie et l'Irréligion faisant jouer tous leurs ressorts contre leur ennemie commune, la Vérité catholique ? Ne voyez-vous pas le torrent de l'indifférentisme, qui après avoir inondé de ses flots impurs les contrées voisines du Canada, s'infiltre lentement dans notre patrie et menace notre foi, et par contre-coup notre charité, d'une ruine plus ou moins prochaine ? Ne nous rassurons point sur le passé ; hélas ! combien de cités et d'individus, après avoir donné les plus flatteuses espérances, après avoir même correspondu fidèlement à leur vocation pendant un certain temps, se sont dévoyés ensuite et ont renversé les desseins de miséricorde dont ils devaient être les instruments et les coopérateurs ! Grand Dieu ! serait-ce donc là le sort réservé à notre belle patrie ? Quoi ! l'on verrait Ville-Marie, la *Cité Catholique*, fouler au pieds sa céleste couronne et épouvanter le monde par une honteuse apostasie ! Ah ! plutôt que son nom soit rayé de la liste des cités, avant qu'on puisse dire : Montréal n'est plus catholique !

MM., vous frémissez à cette douloureuse pensée, car vous aimez votre patrie comme un enfant chérit sa mère ; mais il ne tient qu'à vous de prévenir un si grand malheur ; le sort de Montréal est entre vos mains. Ce que nous avons appelé la vocation des nations et des cités n'est pas une pure abstraction, un vain titre d'honneur ; cette vocation entraîne pour tous les citoyens des devoirs très-réels et très-graves, de sorte que chacun d'eux est obligé solidairement de concourir à l'accomplissement parfait des destinées providentielles de sa patrie ; et c'est dans ce concours généreux que consiste le véritable Patriotisme. Ville-Marie, comme nous l'avons reconnu, doit être une cité de foi et de charité ; mais elle ne peut l'être qu'autant que ses citoyens seront eux-mêmes des hommes de foi et de charité ; donc, il est vrai de dire que celui-là n'est plus un citoyen de Montréal, qui rougit lâchement de sa foi ou transige avec l'erreur ; donc quiconque proclame ou insinue des maximes anti-catholiques, doit être regardé comme un transfuge, qui trahit les intérêts sacrés de sa patrie ; donc un vrai Montréaliste est nécessairement un vrai Catholique.

Ces devoirs, déjà vous les connaissiez, et vous continuerez à les accomplir avec zèle et persévérance. Oh ! non, ce ne sera pas vous qui laisserez éteindre les nobles traditions, que les premiers colons apportèrent de la Vieille-France ; non, la postérité ne dira pas à notre honte que ce fut vers le milieu du XIXe siècle, que commença la décadence de la Religion Catholique à Montréal : non, vous ne refuserez pas de porter et de transmettre aux géné-

rations futures, sous prétexte qu'il est trop lourd, le fardeau de gloire amassé par vos aïeux. Les voyez-vous, ces nobles héros de la foi et de la charité, couronnés de leur triple auréole ? Du haut du Ciel ils vous regardent, ils s'inquiètent encore du bonheur de leurs enfants ; ils agitent leurs palmes triomphales, ils vous tendent la main, ils vous pressent de les suivre !.... Certes, leur apostolat était plus rude que le vôtre, et ils l'accomplirent dans toute son étendue. Dieu ne vous demande point comme à eux de vivre dans les privations et les alarmes et de périr sous les coups d'un ennemi farouche. Pour remplir votre vocation, voici ce que vous avez à faire : professer hautement par vos paroles et par vos œuvres, en face de l'Hérésie et de l'Incrédulité, cette Religion Catholique que vous chérissez du fond de vos entrailles ; défendre et propager par tous vos moyens les pures et saintes doctrines que son divin Fondateur lui a confiées en dépôt ; poser ses maximes comme le fondement de vos principes sociaux et politiques ; adopter sa morale et ses préceptes comme la règle de votre conduite ; lui conquérir par une noble et loyale franchise l'estime et le respect de ceux qui ferment les yeux à sa lumière ou qui n'ont pas le courage de se soumettre à ses lois ; voilà, MM., les devoirs inséparablement attachés au titre glorieux de citoyen de Montréal. Chère cité de Marie, nous en avons la douce confiance ! non seulement tes enfants rempliront leur noble tâche avec une fidélité constante, mais encore par leurs leçons et leurs exemples ils formeront la génération qui s'élève, à l'amour et à la pratique de cette Religion Sainte à laquelle tu es redevable de ton existence, de ta gloire et de ton bonheur ! Et, ainsi d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée, quand on te demandera quelle est ta vocation et quelle est ta devise, tu pourras répondre avec une noble fierté, comme autrefois aux jours de ton enfance, comme aujourd'hui au printemps de ta jeunesse : *Je suis la Cité Catholique*, voilà ma vocation ; *Foi et Charité*, voilà ma devise ! !